ATTERRISSAGE FORCÉ

"The stories of the escaped airmen from Switzerland may prove to be one of the most interesting and important in the historical collection of the Army Air Forces"

26 septembre 1944
Lt. Gen. Ira Eaker
Général en charge des
Forces Aériennes alliées de la Méditerranée



Les bombardiers américains à Dübendorf en 1944

PRISONNIERS DE GUERRE EN SUISSE?

Le 30 avril 2014, au Pentagone à Washington, le Congrès américain a décerné la médaille de prisonnier de guerre à 143 vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Ces hommes avaient été internés en Suisse, dans le camp de détention punitive de Wauwilermoos, dirigé par le Capitaine André Béguin, un sympathisant nazi. Leur histoire révèle l'une des pages les plus sombres et les plus méconnues de la Suisse pendant la Guerre...





La cérémonie était dirigée par le Général Mark A. Welsh III (à droite) en présence du Major Dwight Mears (à gauche).

L'INTERNEMENT

La convention de La Haye de 1907 sur les droits et devoirs des Etats neutres imposait à la Suisse de ne pas renvoyer les belligérants réfugiés sur son territoire dans leur pays d'origine, afin d'éviter de fausser les enjeux militaires. Ce furent précisément 104'886 soldats étrangers qui se retrouvèrent de gré ou de force en Suisse pendant toute la durée de la seconde Guerre Mondiale. Contrairement aux réfugiés civils, la Suisse ne pouvait pas les refouler et devait garantir leur maintien sur le territoire national jusqu'à la fin du conflit. Ces soldats étrangers ont donc été internés dans 768 camps répartis dans tout le pays.

On comptait parmi eux une quarantaine de nationalités différentes (Anglais, Français, Allemands, Polonais, Russes, Belges, Italiens, Grecs, Américains, Australiens, Canadiens etc.). Au début de la guerre, après la débâcle de l'armée française, des milliers de soldats sont repoussés vers la frontière suisse (33'000 Français et 15'000 Polonais). Cette première grande vague d'internés sera suivie d'un flot plus ou moins important mais continu – tout au long de la Guerre – de soldats de toutes nationalités. Les raisons qui amenaient ces militaires étrangers à franchir les frontières helvétiques étaient multiples : certains fuyaient les combats, d'autres arrivaient à s'échapper de camps de prisonniers en Allemagne ou en Italie et traversaient, non sans peine, la distance qui les séparait du territoire neutre, d'autres encore se trouvaient en difficulté avec leur avion et devaient atterrir d'urgence en Suisse quand ils ne s'y écrasaient pas carrément.

Parmi ces quelque 100'000 internés, 12'000 tentèrent de s'échapper pour rejoindre leur troupe ou leur pays d'origine. Les récits les plus rocambolesques sont racontés par ceux qui ont pu fuir le pays et retourner auprès des leurs. Certains s'échappent dans des cercueils, d'autres cachés dans des compartiments secrets sous les camions. Les plus imaginatifs se déguisent en boy-scouts, en pêcheurs à la ligne, en jeunes mariés couverts de fleurs ou encore en femmes pour les plus téméraires d'entre eux. Certains traverseront le Léman, d'autres seront aidés par des civils suisses ou des officiels de leur pays respectif.



Internés américains en quarantaine à Chaumont (NE)

Les internés qui acceptaient leur sort vivaient plutôt convenablement. Certains, les plus privilégiés, étaient engagés individuellement chez des paysans où ils travaillaient 9 à 11h par jour pour un salaire de 90 frs par mois. Ils étaient nourris et logés. D'autres participaient à des travaux collectifs, construction de route, coupe de bois, drainage de terrain, exploitation de mines de charbon ou de tourbières. Les Polonais, par exemple, fournirent plus de 8 millions de journées de travail à la Confédération pendant la durée de la Guerre. Les internés étaient logés dans des camps, au confort sommaire certes, mais ils mangeaient bien et pouvaient se détendre en faisant du sport et toute sorte de loisirs dans un périmètre restreint autour du camp. Ils avaient accès à la radio et aux services de base. Nombre d'entre eux profitèrent de leur séjour forcé pour apprendre un métier ou poursuivre leurs études. À la fin de la guerre, la Suisse s'empressa de facturer aux pays le séjour de leurs citoyens, aussi bien à Moscou qu'à Washington ou à Varsovie. Il a ensuite fallu des années de négociations entre la Suisse et le pays de provenance pour régler ces montants parfois exorbitants.

En revanche, ceux qui tentèrent de s'évader pour rejoindre leur troupe au combat et qui eurent la malchance d'être attrapés par l'armée suisse furent punis en étant envoyés au camp de prisonniers militaires de Wauwilermoos. Là, une tout autre réalité les attendait.

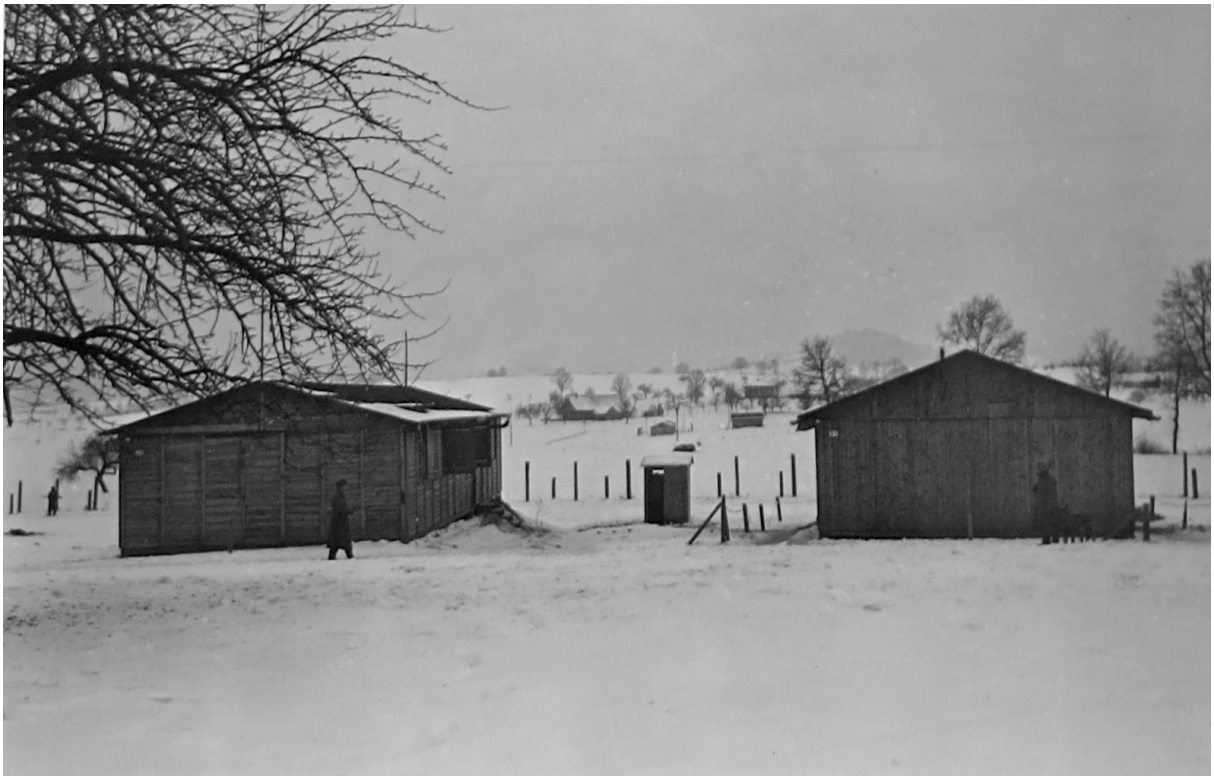
Le camp de Wauwilermoos a ouvert en 1940 dans la campagne lucernoise et a existé en tant que camp d'internement jusqu'en 1946. C'est à cet emplacement qu'a été construit à la fin des années 40 la prison cantonale de Lucerne.



Des milliers de détenus y ont été enfermés. Ce camp punitif se trouvait dans un endroit lugubre et insalubre au nord de Lucerne. Les prisonniers étaient entassés dans vingt-deux baraquements sordides et humides, d'une capacité de quinze personnes, abritant pour certains jusqu'à quatre-vingt individus. Le camp était encerclé de barbelés et de miradors, gardé par des chiens et des sentinelles armées de mitraillettes. Les lits se résumaient à un peu de paille sur le sol froid et la nourriture était immangeable. *«La nourriture consistait en une maigre soupe et du pain noir. Nous avions constamment faim. Nos gardiens étaient vulgaires et grossiers. Pas d'eau courante ou de savon et des latrines plus que primitives…»*, raconte Dan Culler, l'un des premiers Américains internés à Wauwilermoos. Dans le camp, le travail était obligatoire bien qu'il n'y avait pas toujours assez à faire pour tous.

Dans chaque baraquement se côtoyaient toutes sortes de nationalités, aussi bien des Alliés que des Russes, des Italiens ou des Allemands, engendrant une atmosphère plus que tendue entre détenus. De plus, les militaires étrangers qui enfreignait la loi et commettait un délit sur sol suisse étaient aussi emprisonnés à Wauwilermoos. Les fuyards capturés étaient d'abord mis à l'isolement pendant dix jours, puis détenus durant trois à six mois. *« Nous étions enfermés dans un camp, pourtant notre seul crime était d'avoir tenté de nous échapper pour rejoindre nos troupes engagées contre l'ennemi, comme l'exigeait notre mission. »* (Entretien avec James Misuraca, avril 2014)

Le camp était dirigé par le capitaine neuchâtelois André Béguin connu pour sa sympathie vis-à-vis des nazis et son anti-américanisme virulent. Un personnage sombre, crapuleux et malhonnête qui n'hésitait pas à humilier les prisonniers, à les voler et à empêcher toute communication externe. *« Béguin insultait violemment les internés pour rien. Les punitions étaient extrêmes comme par exemple 5 jours d'isolement pour avoir oublié de fermer un bouton. Il était interdit d'écouter la radio et on se faisait escorter par des officiers et des chiens à la messe du dimanche. »* (Lettre du chef du contre-espionnage suisse, Col. Jaquillard au chef d'état-major Col. Huber, 1942)



ANDRE BEGUIN

Commandant du camp dès juillet 1941, André Béguin est né en 1897 à Neuchâtel. Après son deuxième divorce, il se couvrit de dettes pour rembourser ce qu'il devait et entretenir ses maîtresses. Il empruntait de l'argent un peu partout et ne le rendait jamais. Il menait la grande vie et acquit vite une réputation de fêtard. En 1928 il atteignit pourtant le grade de capitaine d'artillerie malgré sa situation précaire. En 1932, après s'être bagarré avec son frère et associé Jaques Béguin, il partit en Tunisie et revint sans fortune, en 1934, convaincu qu'il devait se battre pour sauver son pays :

«Là, en Afrique du Nord, j'ai vu de très près l'Espagnol chassé par la royauté, le Russe échappé à la révolution de 17 et resté fidèle à son tsar, l'Italien antifasciste réfugié en Tunisie, le Camelot du Roi français et le juif européen exploiteur de l'indigène. J'ai comparé l'existence de ces gens à celle de nos ouvriers, et j'ai eu peur pour mon pays si jamais cette doctrine communiste arrivait à pénétrer les masses non seulement ouvrières mais paysannes. » (Autobiographie d'André Béguin écrite en prison en 1947)

Il fut d'abord membre des jeunesses nationales neuchâteloises, puis il entra à Genève dans le mouvement encore plus à droite de l'Union nationale et, finalement, devint chef de la section yverdonnoise du Front national. Il fut arrêté pour port illégal de l'uniforme nazi durant son séjour à Yverdon en 1937. Il partit pour Munich de 1938 à 1939 où il exerçait en tant qu'architecte et signait ses courriers «Heil Hitler». Il finit par rentrer en Suisse au début de la Guerre. En janvier 1941 il finit par être engagé par le Commissariat fédéral à l'internement et prit la direction du camp de Wauwilermoos la même année en juillet.



C'est le 31 juillet 1945 que André Béguin fut finalement suspendu de ses fonctions. Le 5 septembre, il lui était interdit d'entrer dans le camp car il avait été surpris par deux fois en train d'y brûler des documents. Une enquête fut ouverte contre le Neuchâtelois avec une arrestation à la clé. Le capitaine reconnut avoir détourné de l'argent et s'être largement servi dans la caisse où étaient déposés les biens des internés.

On découvrit aussi, lors de son arrestation, quelque 400 envois postaux provenant d'internés et qui n'avaient pas été expédiés. Enfin, la justice prit connaissance de l'étendue de ses dettes, liée probablement à l'entretien d'une dizaine d'amantes et de danseuses.

Il fut condamné à trois ans et demi de réclusion, 500 frs d'amende, 5 ans de privation de droits civiques et à la dégradation et à l'exclusion de l'armée. Il fut reconnu coupable d'abus de confiance répétés, de corruption passive, d'abus de pouvoir, de désobéissance, d'utilisation abusive de matériel et de falsification de documents.



Diverses photos des « amantes » d'André Béguin.

LES AMERICAINS

1'742 officiers et sous-officiers yankees ont été internés sur le territoire helvétique de 1943 – date de l'arrivée des premiers aviateurs américains – à mai 1945. Les pilotes américains qui s'écrasaient ou atterrissaient en Suisse étaient internés aux Diablerets, à Davos, Adelboden ou Wengen. Selon les conventions internationales, les officiers n'étaient pas astreints au travail forcé. Et comme tous les pilotes américains étaient gradés, ils furent principalement regroupés dans des hôtels de montagne désertés par les touristes. Les Suisses optèrent pour cette solution sans consulter Washington sur le coût final de l'opération. Le gouvernement des Etats-Unis reçu par la suite la note salée du séjour de ses citoyens sur sol helvétique. Un revenu intéressant pour ces stations de montagne qui permit de compenser en partie la chute de la fréquentation touristique pendant la Guerre.



Les militaires qui acceptaient la mesure sans faire de vagues et qui se comportaient bien, séjournaient dans des chambres confortables, profitaient des installations sportives et de loisirs de la station et pouvaient circuler librement dans les villages. Au dire des anciens internés, ce séjour forcé constituerait la plus belle période de leur vie*. « J'ai passé sept mois merveilleux à Davos. J'y ai peint de nombreux tableaux ». « C'était les plus belles années de ma vie. J'y ai même connu une Suissesse, la fille du laitier, qui est devenue ma femme. »* Un vrai petit paradis pour vacanciers que racontent ces vétérans.

Malgré ces conditions apparemment idylliques, de nombreux pilotes américains tentèrent de fuir… (763 réussirent à s'échapper sans se faire prendre). Au moment du D-Day et surtout après que la France a été libérée, les Américains internés à Adelboden fondèrent le Ohio Club (Over the Hill in October). Ce club servait essentiellement d'instrument de pression sur les autorités helvétiques et comme un moyen d'élaborer des stratégies d'évasion. Plus de 500 tentatives d'évasion ont eu lieu en octobre 1944. Lorsqu'ils étaient capturés, l'enfer de Wauwilermoos était leur punition.

À l'instar de Dan Culler, arrivé au camp suite à sa tentative de fuite avec deux de ses camarades en mai 1944. *« Avant chaque mission on nous répétait que notre seul devoir, si notre avion était abattu, était de rentrer au pays par tous les moyens. »* À Locarno, il décida alors de traverser la frontière à travers la montagne, mais s'égara et tomba malade en mangeant des baies toxiques. Il fut contraint de retourner à Adelboden d'où il venait et fut arrêté. *« Je me suis retrouvé en cellule à Frutigen, où j'ai passé 10 jours au cachot puis on m'a transféré au camp disciplinaire de Wauwilermoos. J'ai été conduit auprès du capitaine Béguin qui parlait fort tout en fouettant sa cravache. Il m'a fait retirer mon bel uniforme et revêtir un costume sale et trop grand pour moi. Trois gardes et deux chiens m'ont escorté jusqu'à un baraquement. Il y avait une grande fosse creusée dans le sol, c'était les toilettes. Un peu de paille pour se coucher et se torcher. Il y avait des poux et des punaises partout et l'odeur était infecte. »* C'est à ce moment que les choses prirent un tournant bien plus dramatique pour le jeune aviateur. Dan Culler était l'un des tout premiers Américains dans le camp. Il se retrouva à partager son baraquement avec des soldats russes qui se réjouissaient de pouvoir le maltraiter à leur guise. Il fut victime d'un viol collectif dès la première nuit au camp. *« Quatre me maintenaient pendant qu'un autre agissait. Et ainsi à tour de rôle. Je saignais de partout. Je venais d'un petit village de l'Indiana et n'avais jamais eu de relations sexuelles avant. »* Le lendemain le jeune homme se précipita chez le capitaine Béguin pour se plaindre, mais le Neuchâtelois n'ayant que de la haine pour l'Américain, il lui rit au nez. Le soir même, l'humiliation et le viol reprenaient. Dan Culler réussit finalement à s'enfuir en novembre 1944 avec la complicité de l'attaché militaire américain. *« Nous avons couru sous les balles des soldats suisses qui ont tiré sans sommation avant de tomber sur des passeurs français.* » Il rejoignit ensuite la Résistance française.

Dan Culler vit aujourd'hui à Tucson en Arizona et a rédigé un ouvrage narrant ses mois passés dans le camp de Wauwilermoos. En 1995, il est venu en Suisse pour revoir les lieux de son calvaire. À cette occasion il a été reçu par le Président Kaspar Villiger, qui lui a transmis une lettre dans laquelle il reconnaissait les souffrances endurées pendant sa détention (sans toutefois présenter des excuses officielles).

Le Second Lieutenant James Misuraca, arrivé en Suisse en avril 1944, connut aussi la violence et l'humiliation du camp de Wauwilermoos après sa fuite ratée de la station de Davos en octobre 1944. *« Je ressentais de la honte du fait d'être en Suisse. S'échapper c'était ce qu'un soldat était supposé faire. »* James Misuraca passa un mois dans le camp avant de réussir à fuir vers la France. Il assista à l'arrivée du CICR en octobre 1944 pour un contrôle du camp. Il nota que les rations de nourriture s'améliorèrent lors de la visite du CICR. *« Une deuxième pomme de terre ou un chou ».* Mais dès le départ de l'équipe d'inspection, l'administration du camp reprit ses anciennes habitudes. *«Ils recommencèrent à nous servir de la soupe dans une poubelle.* » L'Américain garde encore aujourd'hui un profond ressentiment envers le gouvernement suisse. *« C'est tout de même ironique que, au lieu de combattre les Allemands, l'armée suisse gardait des internés américains qui auraient pu aider à libérer l'Europe. L'armée suisse n'était que des soldats jouets et était idéologiquement corrompue. »* James Misuraca passe aujourd'hui sa retraite en Floride. Il n'est jamais revenu en Suisse et n'a jamais reçu d'excuses de la part des autorités helvétiques.

Alva Moss, ancien radio-opérateur âgé aujourd'hui de 90 ans, fut lui aussi transféré au camp de Wauwilermoos. Suite au crash de son appareil à Ossingen (ZH), le sergent fut hospitalisé en Thurgovie avec un éclat d'obus dans la jambe puis transféré à Adelboden. Malgré ses blessures, Alva Moss tenta de s'évader pour rejoindre les Alliés qui avaient atteint la frontière franco-suisse en août 1944. Il essaya de prendre le train en direction de Genève habillé en civil mais fut arrêté et ramené à Berne où il passa la nuit en cellule. Le lendemain il fut transféré au camp de Wauwilermoos. *« Les conditions étaient pires que celles qu'on aurait subies dans un camp ennemi. Nous dormions sur des planches. La nourriture était limitée à du pain et de la soupe très diluée. J'ai perdu 20kg à ce régime de misère. Les latrines étaient sommaires et le chauffage inexistant. Furoncles, poux et dysenterie menaçaient tous les internés américains ».* Il accomplit une peine de 39 jours d'isolement au camp pour tentative d'évasion avant d'être ramené à Adelboden avec la promesse de ne pas recommencer. Alva Moss vit aujourd'hui à Charleston, Illinois.

C'est Dwight Mears – historien et enseignant à l'Académie militaire de West Point et petit-fils d'un aviateur interné en Suisse, Georges Mears – qui recueille bon nombre de témoignages des vétérans. Il a dédié 12 ans de sa vie à cette recherche sur l'histoire des internés. Il a consacré sa thèse de doctorat en histoire au sujet en effectuant des recherches notamment aux Archives fédérales à Berne et au CICR. Dwight Mears explique que *« La Suisse est le seul pays à avoir appliqué la Convention de la Haye à la lettre jusqu'en mai 1945. Les autres (Suède, Turquie, Portugal) n'ont pas attendu pour procéder à des échanges avec les Allemands ou à fermer les yeux sur les évasions. »* À l'époque, les délégués du CICR qui ont inspecté le camp ne se sont pas montrés très perspicaces. Ils écrivirent dans leur rapport : *« S'il règne une discipline de fer, on y trouve aussi un esprit de justice et de compréhension qui facilite la rééducation et l'amélioration des éléments difficiles qu'on y envoie. Les internés témoignaient de manière positive en échange de traitements de faveur ».* Dwight Mears assure que *« le Général Guisan a forcé le CICR à soumettre ses rapports d'inspection des camps à la censure (militaire) comme condition préalable d'accès ».*

Ces officiers de la Air Force, qui ont longtemps été considérés par une partie de l'opinion publique américaine comme des lâches, voire des déserteurs, ont vu leurs efforts de guerre enfin reconnus et ont obtenu officiellement la médaille qui leur avait toujours été refusée. En plus des sévices subis lors de leur séjour forcé en Suisse, ces hommes ont dû supporter durant des années le regard méprisant de leurs concitoyens. La motivation du Major Mears résidait dans la volonté de révéler le fait que « *ces pilotes traversèrent une expérience très difficile parce qu'ils tentèrent de rejoindre les lignes alliées et échouèrent. En échange de leurs efforts, ils ont été affamés, incarcérés dans des conditions sordides et nombreux sont ceux qui en gardèrent des séquelles physiques et psychologiques toute leur vie ».* Dwight Mears se démena afin de permettre aux 143 pilotes de recevoir cette médaille de prisonnier de guerre allant jusqu'à faire en sorte que le comité du Congrès étende les circonstances dans lesquelles les médailles peuvent être accordées. *« Une médaille, pour ceux qui sont encore en vie, c'est un symbole fort et une sorte de réhabilitation vis-à-vis de l'opinion publique, il ne s'agit pas de vouloir une réparation financière mais morale».* Il batailla dur durant plusieurs années mais a obtenu finalement, de la part du Congrès américain, la reconnaissance méritée de ces héros oubliés qui, en essayant de remplir leur devoir, se virent privés durant 70 ans de leur place dans l'Histoire.

UN DOCUMENTAIRE SUR CETTE HISTOIRE

J'ai toujours été un grand passionné d'aviation. Depuis tout petit déjà, je lisais inlassablement des livres historiques et regardais en boucle les films sur la Bataille d'Angleterre, Pearl Harbour ou encore les missions de bombardement de la Ruhr par la fameuse Mighty Eight, la 8ème compagnie aéroportée.

Les événements terribles de la Seconde Guerre mondiale m'ont depuis toujours interpellés et je me suis plongé régulièrement dans ces récits que je trouve d'une intensité dramatique incroyable. Et pourtant, l'histoire des aviateurs américains internés en Suisse m'avait complètement échappé. Elle est absente de mes cahiers d'histoire, méconnue du grand public et même des experts. Les rapports n'en parlent pas, le politique ne s'en émeut guère, les films retraçant cette époque ne le mentionnent pas. Un détail, pourrait-on dire, dans l'incroyable assortiment de récits racontés, écrits, filmés, présentés, vus et revus de cette période dramatique que fut 39-45.

Lorsque j'ai appris l'existence de ce camp et ayant l'optique d'en faire un film, je suis d'abord rentré en contact avec le Major Mears. Il m'a montré l'étendue de ses recherches: il a consacré plus de 12 ans de sa vie à faire ressurgir ces témoignages du passé. Il a photographié plus de 30'000 documents aux archives à Berne, Berlin et Washington DC. J'ai apprécié la démarche de cet homme et j'ai été surpris qu'un militaire américain s'intéresse de si près à l'histoire de mon pays.

En allant filmer la cérémonie des médailles au Pentagone, j'ai rencontré 8 survivants de ce camp et cette rencontre m'a conforté dans la nécessité de raconter leur histoire. Une histoire qui est aussi un peu la nôtre. Je me suis rendu compte que malgré leur âge, ils étaient alertes, touchants et même parfois drôles. Ils parlaient avec passion de leurs missions et de leurs tentatives d'évasion et partageaient leurs souffrances passées et les tourments qui les ont habité une fois de retour aux Etats-Unis avec une très grande humilité. Je me dis qu'à l'horloge de l'Histoire, il était minuit moins une pour recueillir leurs témoignages. Je suis honoré d'avoir pu les filmer.

Si on se penche sur les travaux de mémoire dans les thèses d'histoire en Suisse on se rend compte que l'internement n'est pas du tout un sujet traité de manière approfondie. De plus, en essayant de trouver des témoins suisses de cette époque, on réalise qu'il n'y a pas eu de véritable transmission orale à ce sujet. L'affaire de Wauwilermoos relève, pour la campagne lucernoise, pratiquement de la rumeur si ce n'est de l'omerta. Les Américains ont su avec leur faste et leurs trompettes faire ressurgir cette histoire en avril 2014. Il est aussi essentiel de la raconter en Suisse et de remplir notre devoir de mémoire.